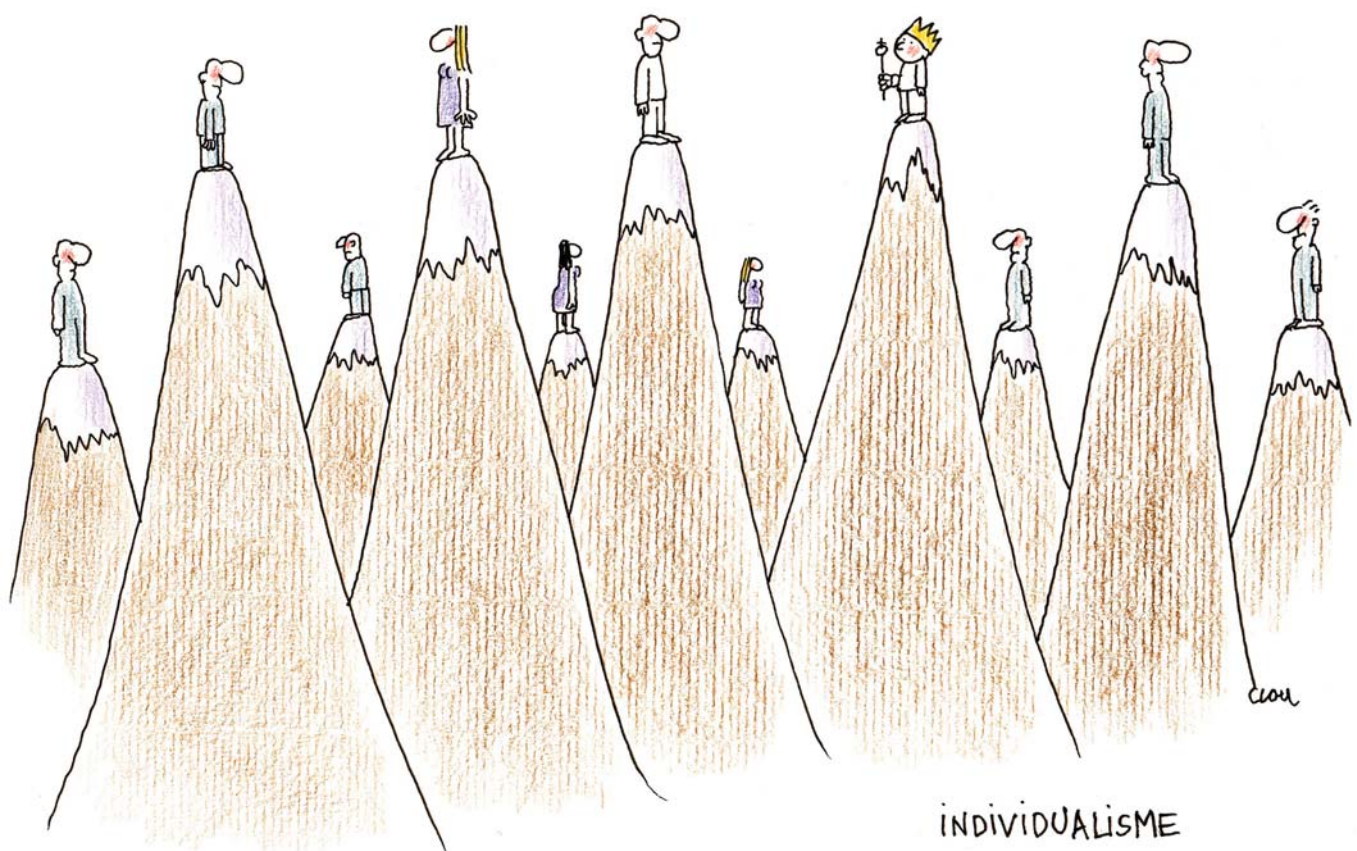


# Individualisme, mon amour...

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

L'individualisme est partout. Emblématique de la société actuelle, comment s'exprime-t-il ? Dans quelle mesure, par exemple, modifie-t-il notre manière d'envisager l'éducation ? C'est ce que s'est demandé **Vincent de COOREBYTER**, professeur de philosophie à l'ULB et président du CRISP<sup>1</sup>, qu'il a dirigé pendant 15 ans. Invité à prendre la parole lors d'un récent séminaire COP<sup>2</sup>, il a proposé une esquisse des enjeux éducatifs liés au changement de type d'individualisme dans les sociétés contemporaines.



INDIVIDUALISME

**S'**appuyant sur les écrits de plusieurs sociologues (essentiellement David RIESMAN et Paul YONNET), qu'il convoque tour à tour dans ses propos, V. de COOREBYTER s'intéresse à deux figures de l'individualisme qu'il étudie de près dans son dernier livre<sup>3</sup>.

La première démarre à la Renaissance et se poursuit jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. La société occidentale découvre la croissance économique, la mobilité géographique, professionnelle et sociale, qui ouvrent des perspectives inédites.

On peut dorénavant faire des choix. Il faut donc développer par l'éducation une capacité de détermination chez l'individu, appelé à maintenir le cap entre ses objectifs et les mouvements imposés de l'extérieur. Ce type d'individualisme développe certes l'autonomie, mais peut aussi conduire à l'aliénation, car si l'individu dirige sa vie et impose ses choix, il se soumet à lui-même et reprend à son compte une série d'obligations.

Deux pathologies peuvent en découler : une névrose de culpabilité (quand l'individu ne se sent pas à la hauteur de ce

qu'on attend de lui) ou une rigidité psychologique (quand il est incapable de s'adapter à une situation nouvelle).

**Je veux qu'on me like !**

Une nouvelle forme d'individualisme vient se greffer sur la précédente après la Seconde Guerre mondiale, explique V. de COOREBYTER. Liée au recul de la mort (on vit plus vieux et on meurt moins en bas âge) et au contrôle des naissances, elle résulte de l'apparition d'un nouveau modèle familial. On se marie tard, avec qui on souhaite. On fait peu d'enfants, et on choisit de les faire. C'est tout sauf banal.

Jusque là, chaque génération était au service de la précédente et de la suivante.

La nouvelle famille concentre son attention sur elle-même et ceux qui la composent. C'est tout bénéfique pour les femmes (n'étant plus réduites au rôle de mère ou d'épouse, elles peuvent travailler et devenir des individus presque comme les autres), le couple (les alliances ne sont plus contraintes, et il ne se définit plus par la reproduction) et l'enfant (il incarne le prolongement du lien affectif du couple, et l'éducation visera son épanouissement). Alors qu'auparavant, la famille était un gage de stabilité sociale, elle peut désormais éclater et se recomposer.

Au même moment, les grandes instances et collectivités extérieures (État, Église...) sont délaissées au profit de nouveaux types de collectifs, de structures souples, quasi tribales. Mais si chacun peut y faire entendre sa voix, il est dépendant de la reconnaissance des autres. Sur les réseaux sociaux, chacun se soumet à l'approbation d'autrui (en espérant être « liké ») et se donne le droit de juger.

### Épanouissement obligatoire

Cet individualisme contemporain a pour effet de favoriser le développement de pathologies, souligne l'orateur, qui évoque le phénomène de l'enfant-roi, avec lequel on assiste à un renversement du rapport d'autorité. Considéré comme un petit dieu vivant, centre permanent de toutes les préoccupations de ses parents, cet enfant s'érige lui-même en détenteur d'une autorité arbitraire. Il ne se sent redevable ni à l'égard de la famille, ni à l'égard de la société, et il risque de s'autoriser à franchir toutes les limites.

Mais ce petit despote est, en réalité, en grande souffrance. Particulièrement anxiogènes, l'absence totale de cadre, le manque de « relations d'étayage » sont vécus comme un abandon, un manque d'amour et d'intérêt de la part des parents. L'enfant ne sait ni qui il est, ni ce qu'on attend de lui, ce qui peut l'amener à une réelle dépression.

Comment vivre le fait d'être incapable d'assumer son autonomie, alors que celle-ci est devenue une norme sociale (on nous enjoint de nous réaliser, de nous exprimer, de nous affirmer, de nous prendre en main) ? Comment montrer à quel point on est formidable, quand on ne sait pas qui on est, faute de structuration ? La réponse à cette angoisse peut être l'usage de drogues (alcool, psychotropes, médicaments contre les troubles du sommeil, de l'humeur, etc.), sorte de « coach portatif » forcément trompeur.

### Renversement du modèle éducatif

Les sociétés traditionnelles, rappelle V. de COOREBYTER, étaient certes terriblement frustrantes et contraignantes, mais au moins, elles étaient reposantes. L'individu, soumis à des règles qui régissent tous les aspects de la vie quotidienne, n'a pas à s'interroger sur ses choix ou ses objectifs. Il s'inscrit simplement dans la tradition.

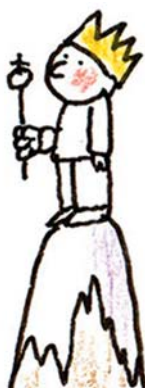
Toute la société contribue à l'éducation. On ne cherche pas à cultiver la personnalité de l'enfant. Il est prié d'observer et de répéter ce qu'on lui montre. Nul besoin d'apprendre à innover. On valorise les ancêtres prestigieux et on se forge un avenir en référence au passé, en recevant passivement des savoirs dépourvus de séduction et d'interactivité. On apprend à affirmer ses aspirations, mais en accord avec les préceptes et modèles transmis.

C'est l'individualisme contemporain, en plein essor depuis la Seconde Guerre mondiale, qui amène un véritable renversement du modèle éducatif. L'enfant

n'est plus l'objet de l'éducation qu'on lui impose, il devient le sujet de l'attention qu'on lui prête. Là où la pédagogie était verticale, autoritaire et rigide, elle devient horizontale, bienveillante, accompagnante. Elle favorise la recherche, le travail en équipe, la construction des savoirs, la découverte, la réflexion à partir de situations concrètes ou vécues, issues du quotidien.

Aujourd'hui, l'école doit avant tout viser l'épanouissement individuel, l'autonomie, la capacité de choix et d'autoconstruction des enfants. On y retrouve les mêmes phénomènes que dans la famille, simplement transposés, comme le droit à poser des questions, émettre des oppositions et contester. Cela fait partie d'un apprentissage de la démocratie. Placé au centre, reconnu dans sa singularité par principe, aucun enfant ne peut être laissé sur le bord du chemin. Cela a certes des effets d'égalité entre les élèves, mais cet idéal de liberté d'être qui on est, est aujourd'hui devenu une norme qui s'impose à tous.

Dure tâche pour les enseignants car, souligne l'orateur, rien n'est plus difficile que d'amener quelqu'un à une véritable liberté, une véritable autonomie. C'est infiniment plus subtil et complexe que de transmettre des savoirs et demander leur restitution. Mais dure tâche aussi pour les élèves, car cela peut être très lourd à porter de devoir affirmer, dès le plus jeune âge, sa personnalité, ses choix, ses préférences, ses valeurs. Certains préféreraient sans doute se fondre dans un cadre qui leur donnerait davantage d'orientations. ■



1. Centre de recherche et d'information socio-politiques

2. Comité d'orientation pédagogique de la FESeC (Fédération de l'Enseignement secondaire catholique)

3. *Deux figures de l'individualisme*, L'Académie en poche, 2015